

Tout un ciel
de
Tolède

A Carlos Pradal
in memoriam ...

Tout un ciel de Tolède

Personnages :

- Jean de la Croix.
- Domenikos Theotocopoulos, El Greco.
- Un serviteur.
- Un musicien (guitare)
- Une chanteuse

Première Période : La Nuit Obscure

La scène se déroule dans l'atelier du Greco au milieu de la nuit. C'est l'été et le peintre s'est installé devant une grande toile qui sera l'*Expolio*, disposée dos au public. Le peintre, songeur, la palette à la main, contemple sa peinture. La guitare accompagne sa rêverie de quelques accords très doux. Dans la pièce, toute simple, sont disposés une table et quelques chaises avec les reliefs d'un maigre repas comme une nature morte de Zurbarán.

Greco : Que cette vie est difficile ! Elle m'échappe ! Rien ne vient... Pourtant l'idée a fait sa place : le Christ seul au milieu de la foule hostile ou indifférente à ce qui se joue. Un peu de toi-même, étranger en cette ville où tu habites désormais et qui ne te connaît pas encore... Voyons, qu'aurait-il dit le vieux maître à Venise? Que mon histoire commence et que la sienne s'achèvera bientôt? Que je dois conquérir et qu'il s'abandonne à la méchanceté des hommes? Oui, quelque chose comme cela! Tu dois toujours observer la Nature qui t'entoure, l'inclure dans tes peintures mais par dessus tout saisir l'inaccessible...

Et moi je lui demanderais : qu'est-ce que l'inaccessible maître? Et il me répondrait : fais ton choix parmi la lumière, la couleur, l'émotion divine, les beautés funestes ou gracieuses mais ne me parle pas de la perfection ! (Greco se met à rire) J'obéis maître ! Je choisis lumière et couleur...

(Greco se tait et revient à ses pensées; un léger bruit de pas se fait entendre et Jean de la Croix entre dans la pièce avec une extrême lenteur)

Jean de la Croix : Salut dans le Seigneur, frère.

Greco : (sursautant) Je... Qui a parlé?

Jean de la Croix : Moi.

Greco : (s'avançant) Comment êtes-vous ici ? Que voulez-vous?

Jean de la Croix : J'errais de par la ville endormie, dans l'obscurité et j'ai vu la lumière, la vôtre. Alors, guidé par elle, tel un papillon vers la lampe, je suis venu.

Greco : (inspectant son vis-à-vis avec méfiance) Je n'ai rien, pas d'argent...

Jean de la Croix : (souriant) Je ne cherche pas de l'argent ou de l'or. Je souhaite parler quelque peu avec mon prochain ; je suis resté si longtemps sans que l'on me parle !

Greco : Vous êtes en haillons et si pâle que l'on croirait un mort ! Qui êtes-vous?

Jean de la Croix : Je suis un homme de Dieu, moine de son état. Mon nom est Juan de Yepes ou plutôt Jean de la Croix.

Greco : (s'avançant vers lui et l'invitant à s'asseoir) Vous êtes épuisé. Prenez place ; tenez, il reste encore quelque chose de mon dernier repas.

Jean de la Croix : (s'asseyant avec peine) Grâces vous soient rendues. Un peu d'eau et de pain seulement ; je ne connais plus autre chose depuis bien longtemps.

Greco : (prenant de la distance tout en le regardant manger très lentement) J'ai entendu parler d'un Jean de la Croix par un chanoine de la Cathédrale. On le suspecte d'hérésie.

Jean de la Croix : Ils disent cela chaque fois que l'on veut bouleverser les choses, les habitudes bien établies, les lâchetés.

Greco : Vraiment ?

Jean de la Croix : Oui. Vraiment. Le Christ, en son temps, était un hérétique.

Greco : (amusé) On dit cela aussi dans mon art.

Jean de la Croix : Vous êtes peintre, à ce que je vois.

Greco : Oui et le meilleur après Titien qui fut mon maître en Italie.

Jean de la Croix : Le meilleur en vérité ?

Greco : Le meilleur. (un silence)

Jean de la Croix : Ce pain et cette eau sont pour moi de célestes délices. Merci, ami ; le meilleur des peintre...

Greco : D'habitude je ne me mêle pas de l'existence d'autrui mais vous êtes apparu en un moment si étrange ! D'habitude on garde ma porte et je ne souffre point que l'on me dérange lorsque je suis au travail. Mais...

Jean de la Croix : Un signe de Dieu, sans doute.

Greco : Mmm... Je ne crois pas aisément aux signes.

Jean de la Croix : Je vous l'ai dit : j'ai vu votre lumière, je suis monté vers vous.

Greco : Et bien maintenant me direz-vous quelque peu votre histoire et votre vouloir ?

Jean de la Croix : Si je vous répons cela n'est pas pour meubler l'heure creuse ou votre manque d'inspiration.

Greco : (agacé) Qui vous fait croire ?

Jean de la Croix : Tout faible que je suis, j'ai remarqué votre palette où les couleurs sont sèches. Vous tenez vos pinceaux en les faisant jouer entre vos doigts. Ce n'est pas ainsi, je suppose, que le meilleur des peintres travaille à son chef-d'œuvre.

Greco : (idem) Bien. Bien. Ne me répondez point si cela vous chante ; finissez de boire et puis partez au diable !

Jean de la Croix : (avec un rire doux) Au diable, je m'en garderai ! Je l'ai vu et côtoyé tant de fois dans ma prison !

Greco : (intrigué) Dans votre prison ?

Jean de la Croix : J'étais privé de liberté depuis des jours immenses, des nuits interminables. Sans pouvoir parler à quiconque, sans pouvoir me défendre. Dans ma geôle j'ai senti l'hiver venir, cet hiver terrible de Castille où le froid ne laisse aucun répit aux membres. Dans cet espace étroit je ne pouvais que prier et demander à Dieu de me libérer de mon

malheur. Savez-vous, mon frère, ce que c'est de souffrir du froid ? Pas seulement les engelures mais le froid du coeur ? Se sentir abandonné de tous, privé d'affection, d'amis et de regards bienveillants ?

Greco : Je puis comprendre cela. Je suis moi-même un exilé, un étranger.

Jean de la Croix : Les étrangers sont haïs partout.

Greco : Certes.

Jean de la Croix : D'où venez-vous mon frère d'exil ?

Greco : Je viens de Candie.

Jean de la Croix : Pourquoi être venu jusqu'ici ?

Greco : D'abord les Turcs. A l'heure qu'il est, ils ont dû occuper toute l'île en écrasant les Vénitiens.

Jean de la Croix : Les Turcs sont puissants mais ils trouveront leur limite comme tous les peuples conquérants.

Greco : Le Ciel vous entende. Ils croient en un seul dieu, eux aussi et nous disent infidèles.

Jean de la Croix : Nous le leur rendons bien alors que l'essentiel est l'amour de Dieu.

Greco : Bien sûr. L'amour de Dieu ...

Jean de la Croix : Seriez-vous de peu de foi, mon frère ?

Greco : Je m'interroge.

Jean de la Croix : Tout chrétien a le devoir de douter ; cela fait partie du chemin qui mène vers Notre Seigneur.

Greco : Comme cela paraît simple dans votre bouche ! J'ai aussi abandonné ma patrie par ambition, laissant là famille, parents, amis.

Jean de la Croix : Le meilleur des peintres ne pouvait donc demeurer là-bas ?

Greco : Non. Je l'ai su très vite.

Jean de la Croix : On sent ces choses là, en effet. Tout comme l'appel vers la prière.

Greco : Vous ne comprenez pas. J'ai dit abandonné les miens.

Jean de la Croix : (se levant) La vie est faite d'abandons terribles, de lâchetés, d'orgueil destructeur. Vous vouliez une vie meilleure, la gloire, la reconnaissance des puissants ; la belle affaire ! Il n'y a là qu'un renoncement de plus : celui de la chaleur de l'âme.

Greco : Tout est à ma portée, bientôt.

Jean de la Croix : L'apparence demeure trompeuse, mon frère. Cette chose, cette image que vous peignez aussi belle soit-elle, aussi unique, plaira-t-elle ? Parlera-t-on de vous aux grands ? Au roi lui-même ? Oui, certes, il vous fera venir pour quelque travail à accomplir, vous laissera attendre, espérer

comme moi je l'ai fait au fond de mon cachot dans le froid de l'hiver. Dieu qu'il y faisait froid ! (un silence)

Greco : J'ai été à Venise.

Jean de la Croix : J'ai senti le printemps dès son premier jour.

Greco : Quelle cité merveilleuse !

Jean de la Croix : Ses parfums légers et subtils se sont insinués jusqu'à moi, m'ont redonné la vie !

Greco : Quand on vit à Venise il faut s'habituer à un certain silence, le bruit des ses propres pas, l'absence de tout attelage. On est environné par la beauté.

Jean de la Croix : J'ai tout imaginé de nouveau, la terre foisonnante, les arbres en fleurs, le vent ou la pluie fine d'avril, le sourire des filles qui vont aux champs et le chant des oiseaux !

Greco : J'ai peint aussi là-bas, à Rome, tout en apprenant mille choses nouvelles. Un vieil homme m'aidait, comme un second père et grâce à lui j'ai vécu dans une chambre du palais Farnèse.

Jean de la Croix : Comment est le printemps à Venise ?

Greco : D'abord on ne voit rien venir. La lagune sent la lagune et l'eau a toujours sa couleur morne. Puis tout s'éclaire ; la lumière change : elle devient plus éclatante, plus brillante. Alors les visages s'animent et les façades des palais semblent ouvrir leurs baies toutes grandes.

Jean de la Croix : Cela doit paraître beau !

Greco : Oui, la mer entre partout avec cette lumière.

Jean de la Croix : J'ai ressenti cela, moi aussi, dans mon cachot. Mon amour renaissait même dans si peu de clarté.

Greco : Mais le printemps ne dure pas. Il a fallu partir.

Jean de la Croix : Le printemps n'est pas la voie de Dieu, le chemin qui mène à lui. Il est partie de Dieu.

Greco : Je ne comprends pas.

Jean de la Croix : Dieu n'est autre que vie ; la puissance, la liberté. Il faut être privé de lui pour comprendre sa juste plénitude ... Vraiment pouvez-vous un instant croire que le bruit du monde vous satisfera ?

Greco : J'aime le bruit du monde, les regards que l'on porte sur moi et sur mes peintures. J'en tire orgueil et fierté.

Jean de la Croix : Je vois.

Greco : Je sens le reproche dans votre voix.

Jean de la Croix : Vous vous trompez ; il y a longtemps que je ne juge plus personne. Aussi loin qu'il m'en souviennne j'ai pratiqué l'indulgence envers autrui parce que tout m'y portait.

Greco : (amusé) Quel étrange moine vous faites ! On m'a toujours appris que la colère de Dieu est redoutable.

Jean de la Croix : Beaucoup disent cela, en effet.

Greco : Ne devons-nous point craindre Dieu ?

Jean de la Croix : Nous ne devons point craindre. Si la crainte, la peur nous sont étrangères nous sommes sur la bonne voie pour le connaître .

Greco : Je n'entends guère ce discours parmi les vôtres et parmi les puissants.

Jean de la Croix : Ce sont des assujettis aux séductions de notre monde. Ils s'en détacheront tôt ou tard.

Greco : Les séductions terrestres ont pourtant leurs attraits ; la musique par exemple. Aimez-vous la musique ?

Jean de la Croix : Plus que tout ou presque car je la place aux côtés de la peinture.

Greco : Comme vous avez raison ! Moi-même il m'arrive de peindre en musique.

Jean de la Croix : Je vous crois aisément ; cela nous porte dans un degré sensible au delà des vulgaires moments de la vie. Ainsi nous sommes plus à l'écoute de la Nature et de ses mystères.

Greco : De nous-mêmes aussi. Il m'est arrivé d'en pleurer.

Jean de la Croix : Cela n'a rien d'infamant.

Greco : Placez-vous quelque chose au-dessus de la musique et de la peinture ?

Jean de la Croix : Oui. La Poésie.

Greco : Ah ! Ah ! La vieille querelle !

Jean de la Croix : Pour moi il ne peut y avoir de doute : dans la parole il se trouve la musique et dans les mots le sens profond, la matière des choses. On peint grâce à la Poésie et l'on s'enivre de sa musique.

Greco : Permettez-moi d'être en désaccord.

Jean de la Croix : Je connais déjà vos arguments : la parole n'est pas le geste.

Greco : Oui, entre autres !

Jean de la Croix : La parole s'envole ; la peinture demeure .

Greco : Bien sûr.

Jean de la Croix : (riant) Toujours votre présomption !

Greco : N'est-il pas vrai ?

Jean de la Croix : Un siècle pourrira vos tableaux.

Greco : Je ne crois pas cela.

Jean de la Croix : Je vous souhaite que l'on se soucie de vos oeuvres comme je me soucie de chercher l'amour de Dieu.

Greco : Les hommes ont parfois du soin et du goût .

Jean de la Croix : Les hommes sont souvent méchants, incultes et avides de pouvoir.

Greco : C'est vous, un homme de Dieu qui dites cela !

Jean de la Croix : J'ai souffert grandement à cause d'hommes de cette trempe.

Greco : J'ai souffert de ne pas être compris.

Jean de la Croix : Alors nous pouvons nous entendre.
(un silence)

Greco : (reprenant ses pinceaux) Ainsi donc ... La Poésie ...

Jean de la Croix : Oui ... La Poésie ...

Greco : (se remettant à peindre) Eh bien ...

Jean de la Croix : Elle imprègne le monde. Elle baigne, tout comme la lumière de l'invincible soleil, les jours qui nous sont accordés.

Greco : Vous le croyez vraiment ?

Jean de la Croix : Plus que tout. La Poésie demeure l'expression pure du souffle divin. Ici il n'est que brise légère et nous n'y prêtons garde. Mais, croyez-moi, lorsqu'on est remis en soi ce souffle devient puissante tempête, impérieux ouragan auquel nul ne peut résister.

Greco : Comme vous y allez !

Jean de la Croix : Je vous ennuie, je crois.

Greco : Point du tout. Point du tout.

Jean de la Croix : Pardonnez-moi. Je suis resté trop longtemps seul à battre d'étranges pensées. Il ne faut pas m'en vouloir. (il a un geste de faiblesse et chancelle)

Greco : (interrompant son travail) Allons ! Je suis un bien mauvais hôte ! (il sert du vin et s'occupe de son interlocuteur) . Il ne sera pas dit que le peintre n'aura point secouru le poète .

Jean de la Croix : De l'eau. Donnez-moi plutôt de l'eau mon frère ; le vin est trop fort, il me trouble l'esprit et prend le peu de force qui me reste.

Greco : Voici de l'eau. Mangez quelque chose ; vous êtes si pâle. Voulez-vous vous allonger ?

Jean de la Croix : Non. Mille grâces non. Je suis au mieux désormais.

Greco : (reprenant son travail) Le peintre a ses pinceaux, le poète sa plume ; chacun son arme.

Jean de la Croix : Pourquoi voulez-vous donc être armé ? Cela n'a aucun sens. Ne trouvez-vous pas ce monde assez cruel ?

Greco : La peinture est une lutte continuelle pour survivre. Oui pour survivre ... Vous ne pouvez imaginer combien vos coreligionnaires sont exigeants, chicaneurs, jamais satisfaits, toujours prompts à faire procès pour un mot de travers \$. Si on les écoutait il faudrait peindre les églises sans être payé ou si peu.

Jean de la Croix : Les puissants aiment à se divertir de la sorte.

Greco : Et avec cela sans générosité aucune.

Jean de la Croix : Les puissants laissent cela aux pauvres ; Voilà pourquoi ceux-ci sont frères du Christ.

Greco : De bien belles paroles mais qui ne me nourrissent pas.

Jean de la Croix : J'ai toujours fait confiance en la charité de mes semblables pour ma nourriture d'ici bas.

Greco : Vous êtes un saint homme et je suis aussi un exigeant.

Jean de la Croix : Vous êtes ce que vous êtes : un être doué par Dieu.

Greco : (grattant furieusement la toile) Il m'arrive d'en

douter savez-vous ! Parfois je me demande si ce n'est pas le diable qui rit sur mon épaule.

Jean de la Croix : (les yeux mi-clos) Le diable vient toujours quand on l'y invite ; lorsqu'il a quelque chose à prendre dans le coeur ou l'esprit du pêcheur. Il suffit d'être toutes fenêtres ouvertes ; comme une maison qui n'a plus de portes là où rien ne se peut plus ôter.

Greco: (suspendant son geste) Voici une belle image ! Comme ces palais d'Italie ornés du sol au plafond de fresques magnifiques et qui font résonner nos pas.

Jean de la Croix : Je ne connais point ces lieux mais je suppose que vous dites juste.

Greco : Oui. Oui. Je me souviens. J'ai eu cette impression ; ce sentiment étrange d'admirable richesse, richesse inutile pourtant ...

Jean de la Croix : La splendeur intérieure n'a pas de prix.

Greco : (riant) Alors comment fait-on pour ressembler à ces livres d'images ?

Jean de la Croix : Vous voulez vraiment le savoir ?

Greco : Pourquoi pas ?

Jean de la Croix : Ce sera long.

Greco : Nous avons toute la nuit. Le sommeil, grâce à vous, m'a quitté. Et grâce à vous j'ai repris mes pinceaux.

Jean de la Croix : Vous ne me livrerez pas ?

Greco : (interrompant son jeu, le regard fixe) J'ai plaisir à l'argent mais je n'ai pas à ce point besoin de lui.

Jean de la Croix : (amusé) Vous pourriez vivre pauvre ?

Greco : Qui sait ? Lorsque je serai vieux à Tolède ou ailleurs ...

Jean de la Croix : Ce sera Tolède.

Greco : Comment le savez vous ?

Jean de la Croix : Je le sais. Tolède ne lâche point ceux qu'elle aime.

Greco : Tolède ne m'aime pas.

Jean de la Croix : Pas encore. Il est trop tôt. Mais grâce à ceci, (il montre le tableau) elle vous aimera.

Greco : Acceptons-en la prophétie ... (un silence) Je vous écoute.

Jean de la Croix : Je n'ai rien à vous dire.

Greco : (s'interrompant) Qu'y-a-t-il encore ?

Jean de la Croix : Me prenez-vous pour un singe savant ? Je ne suis pas en chaire pour le sermon. Certains de mes frères adorent cela ; moi pas

.

Greco : Allons, ne vous fâchez pas. Je m'intéresse à ce que vous me dites. Je ne connais personne dans cette ville et vous êtes le premier être cultivé que je rencontre .

Jean de la Croix : Je vous ai dit : je ne suis pas un singe savant !

Greco : Comme vous êtes étrange ! A chaque fois que l'on vous cerne, vous vous dérobez.

Jean de la Croix : Voilà le peintre qui parle ...

Greco : Ai-je dit quelque chose de mauvais ?

Jean de la Croix : Oui. Ressembler à un livre d'images.

Greco : Je pensais juste à ces merveilleuses enluminures, ces livres d'heures et de prière que j'ai vus à Venise et à Rome.

Jean de la Croix : Vous n'y êtes pas du tout.

Greco : Pour moi il n'y a pas mieux en un si petit volume. L'homme est petit n'est-ce pas ?

Jean de la Croix : Ô combien ! Mais l'homme ne peut ressembler à un livre d'images, aussi belles soient-elles.

Greco : Dites-moi alors à quoi il doit ressembler pour vous plaire ?

Jean de la Croix : Il n'a pas à me plaire mais à déplaire au mauvais et à se livrer à Dieu.

Greco : Je ne comprends pas.

Jean de la Croix : Vous avez vécu à Venise, cette cité que l'on dit magnifique, faite de palais somptueux, de canaux brillants, d'équipages et de belles jeunesses. Pour vous elle représente le bonheur, le luxe, la vie facile.

Greco : Venise peut aussi être terne et grise. J'y ai vu la mort de près, la peste ...

Jean de la Croix : L'envers d'un décor.

Greco : Toujours à Venise.

Jean de la Croix : Eh bien c'est cela qui attire le mal : cette brillante illusion du monde, cette beauté qui ruisselle. Moi , je la donne pour rien.

Greco : Dommage.

Jean de la Croix : Ne me croyez point fanatique. Je sais que la beauté vient de Dieu mais il faut savoir s'en détacher pour lui revenir. (un silence) Ainsi lors d'un de mes voyages en Castille, j'ai cheminé longtemps sur ses plateaux arides et un soir voici longtemps ... (un silence)

Greco : Eh bien ?

Jean de la Croix : Je voyageais seul avec pour tout compagnon un mulet docile à la tâche. Et soit que le soleil m'avait ôté toute mémoire soit que mes pensées l'avaient exacerbée, j'arrivai à la fin du jour en un lieu désolé. Une colline où se dressait une grande maison en ruines.

Greco : Un château ?

Jean de la Croix : Non. Non, une étrange bâtisse qui peut-être n'avait jamais servi. Une de ces folies de propriétaire qui de ses immenses domaines veut habiter le centre. Le point exact du centre.

Greco : Je vois. Tout comme le roi à l'Escorial.

Jean de la Croix : Il y a de cela.

Greco : Quelle idée !

Jean de la Croix : Le jour tombait et je devais interrompre mon chemin ne serait-ce que par besoin de repos.

Greco : Avez-vous eu peur ?

Jean de la Croix : Pas le moins du monde. Je ne suis pas comme certains qui croient aux revenants.

Greco : Qu'avez-vous fait ?

Jean de la Croix : J'ai pénétré dans cette mesure dont il restait une partie du toit. Les étages avaient disparu tout comme les portes ainsi que le bois des fenêtres. Là, je fis du feu pour me réchauffer.

Greco : Je parie que cela vous fit penser à la bonne crèche de Bethléem.

Jean de la Croix : Vous vous trompez. Je ne pensais

pas à cela ; j'étais fourbu. La faim avait pris mon ventre ; alors je m'affairai au confort de la bête et au mien. (un silence)

Greco : Comme un bon voyageur.

Jean de la Croix : Comme un bon voyageur. (nouveau silence) Je fus donc surpris, vous l'imaginez, par une très douce voix toute proche de mon oreille. Elle me dit : "Tu es le bienvenu Fray Juan de Yepes. " Je sursautai comme si un taon m'avait piqué au plus fort de l'été ; je vis alors à mes côtés un être extraordinaire.

Greco : Le Diable ?

Jean de la Croix : Non. Pas cette fois là ... Je n'ai jamais conté ceci à qui que ce soit.

Greco : Dites-moi .

Jean de la Croix : Une image de paix comme il nous en vient parfois au milieu de l'existence à la peine. Toujours lorsqu'on s'y attend le moins. Une image qui dérange, bien sûr !

Greco : Les souvenirs sont là pour ça.

Jean de la Croix : Cela n'était point un souvenir mais une réalité . Un hérisson, un tout petit hérisson qui buvait au-dedans d'une ornière.

Greco : (riant) Moi qui voyais déjà un satyre cornu !

Jean de la Croix : Votre imagination artiste fait bien l'affaire dans les tableaux mais la vie est autre chose.

Greco : Et cet animal vous parlait ?

Jean de la Croix : Ai-je dit qu'il parlait ?

Greco : Non.

Jean de la Croix : Une voix dans mon esprit , très claire et très distincte.

Greco : Que vous a-t-elle dit ?

Jean de la Croix : D'aimer Dieu qui accorde l'eau vivante, le souffle et d'aimer la terre d'où nous venons et où nous retournons. Puis la voix me conta , alors que ce petit animal s'abreuvait toujours, l'histoire de ce lieu. Une histoire bien curieuse ...

Greco : Vous en souvenez-vous ?

Jean de la Croix : A peu près. C'était la demeure d'un seigneur qui avait fait élever cette maison pour sa secrète amante. Il l'avait décorée des plus belles choses précieuses du sol au plafond mais la belle n'y voulut jamais venir .

Greco : Sait-on pourquoi ?

Jean de la Croix : On ne me l'a pas dit.

Greco : Sait-on toujours avec les femmes !

Jean de la Croix : Contraindre les femmes n'est que folie inutile.

Greco : J'en suis certain. Il suffit de les regarder et de les peindre .

Jean de la Croix : Ainsi il n'arrive rien.

Greco : Oui. Il n'arrive rien et cela est mieux.

Jean de la Croix : La maison fut abandonnée et sa splendeur dispersée à tous vents.

Greco : Voici une belle fable.

Jean de la Croix : On la dit vraie. Des paysans me l'ont contée au lendemain.

Greco : Mais est-ce bien une fable comme on l'entend ?

Jean de la Croix : J'y vois aussi la demeure que l'homme croit élever pour abriter son âme. Il la veut toute d'or et de pierres rares mais l'âme ne se plaît point en un tel luxe. Elle a soif de pureté.

Greco : Pourtant vos dignitaires de l'Eglise disent qu'il faut toute beauté dans la maison de Dieu.

Jean de la Croix : Je sais. Je sais ... Cela donne aux esprits simples une vision du Paradis nous dit-on. S'il n'en tenait qu'à moi ...

Greco : Et je serais ruiné.

Jean de la Croix : Probablement. (un silence)

Greco : (continuant à peindre) Qu'avez-vous fait en ce lieu solitaire ?

Jean de la Croix : Je me suis assis à côté de l'ornière, contemplant ce petit animal, ressentant ma fatigue dans tout le corps et me prenant à sourire.

Greco : A sourire ?

Jean de la Croix : Oui, me disant que en tout ce dénuement je ne pouvais qu'être heureux; dans la plénitude du bonheur. Je ne possédais rien ; on ne pouvait rien me prendre sinon la vie ce qui est peu de chose. J'avais pour moi ces quelques murs désormais inutiles mais si puissants de symbole. J'avais pour moi l'oeil vif du hérisson qui me fixait à quelques pas, assuré que je ne faisais rien contre lui.

Greco : Pour moi, j'aurais été pressé du lendemain.

Jean de la Croix : Je regrette toujours la paix de cet instant. Encore maintenant, je le regrette. Pauvres murs où j'ai passé ma vie ce bref moment ! Jamais en ce tumultueux voyage je n'aurai vécu si serein et ces murs inutiles qui nous ont abrités ne seront plus...Plus rien. On construira sur eux, sur ces aimables choses autre chose ... Bien autre chose et nous ne serons plus !

Greco : (ému) Si un tel moment a pu exister vous êtes un heureux homme !

Jean de la Croix : Hélas ! Non. Pour être au bonheur il me faudrait ...

Greco : Il vous faudrait ?

Jean de la Croix : Un paisible voyage ...

Greco : Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Jean de la Croix : (soudain très froid) Le printemps l'avez-vous retenu ?

Greco : (pensif) Non. Pas vraiment cette fois-ci. J'étais enfermé ici avec cette ... Ce tableau.

Jean de la Croix : Vous le voyez ce monde nous empêche de ressentir ce qui nous abandonne.

Greco : Rien ne m'abandonne.

Jean de la Croix : Si. La jeunesse. La mienne m'a quitté au fond de ce cachot obscur où, plus d'une fois, j'ai senti venir dans mes veines la mort ... Regardez-moi un instant ; mes mains sont à demi mortes, mes cheveux blanchis. Si je ferme les yeux vous voyez un transi mais qu'importe ! J'ai échangé cette jeunesse contre une promesse \$.

Greco : Une promesse ? Laquelle ?

Jean de la Croix : La meilleure des promesses. Rechercher l'or qui n'est pas l'or des hommes.

Greco : Je me suis fait aussi cette promesse.

Jean de la Croix : Alors nous sommes frères ; nous devons faire route ensemble.

Greco : Je le crois.

Jean de la Croix : (pensif) J'ai aussi reçu un don ; comme vous en peinture.

Greco : Lequel ?

Jean de la Croix : De commander au tonnerre et aux éclairs.

Greco : Cela ne se peut.

Jean de la Croix : Vous peignez bien des ciels merveilleux.

Greco : Je n'y pense même pas ; c'est comme si je marchais.

Jean de la Croix : Alors croyez-moi ; je fais pareil d'heureuse façon. Il suffit d'y croire ... D'y croire, mon ami ...

NOIR

Deuxième Période : La Nuit Douloureuse

Le décor reste inchangé. Greco va et vient derrière sa toile. Jean de la Croix s'est assoupi un instant.

Greco : (énervé et tout à son travail) Cette histoire de hérisson était ridicule, Padre !

Jean de la Croix : (s'éveillant avec lenteur) pas tant que tous ces animaux que vous disposez dans vos tableaux et qui sont censés signifier quelque chose pour des esprits avertis.

Greco : Il se trouve que j'aime le symbole.

Jean de la Croix : Et moi l'infime ... (un silence) Faut-il vraiment nous affronter ?

Greco : Je le crois.

Jean de la Croix : Soit . Par une nuit obscure et douloureuse.

Greco : Une nuit suffira. Une nuit de Tolède.

Jean de la Croix : Oui. Je le sais. Rien en apparence, rien n'est changé mais je suis déjà lointain.

Greco : Au contraire, tout est proche. Mes pinceaux font le monde.

Jean de la Croix : Ce sont les temps du mensonge et des menteurs. Les temps de l'illusion, de l'oubli de Dieu. Comme on oublie, on redécouvre, on croit ainsi tout inventer.

Greco : Nous vivons pour la démesure, la grandeur, l'illusion et cela me plaît. Faudrait-il aimer par dessus tout une vie rampante, sans couleurs pour plaire à ce que vous nommez Dieu ? Cela n'a aucun sens. (un silence)

Jean de la Croix : Vous êtes bien celui que l'on nomme le Grec.

Greco : En effet.

Jean de la Croix : On vous dit fou ou tout du moins étrange.

Greco : C'est ce que l'on dit ? Parfait !

Jean de la Croix : Toujours l'orgueil.

Greco : Appelez cela comme il vous plaira mais je sais ma valeur et je compte la faire reconnaître.

Jean de la Croix : Ainsi vous recherchez en permanence l'excellence en toute chose, en chaque acte de votre vie ?

Greco : Je m'y efforce.

Jean de la Croix : (souriant) Cela est très grec en effet et fort ancien quoiqu'un peu égoïste. Pourquoi ne pas rechercher le bien ?

Greco : Je n'en ai que faire ! Qu'est-ce que le bien

d'abord ? Une chose qui plane dans les airs, privée de substance. Allons ! Soyez lucide, Padre. La Justice et la Vérité ont quitté ce monde depuis longtemps ; la Raison s'en est allée depuis que les hommes ont inventé l'argent et l'or. N'en font-ils pas un animal pour le vénérer dans *l'Exode* ?

Jean de la Croix : Les idoles ont été détruites.

Greco : Pour être remplacées par d'autres, plus subtiles.

Jean de la Croix : Sans doute. L'orgueil en fait partie.

Greco : Au moins a-t-il un sens.

Jean de la Croix : L'orgueil n'a pas d'autre sens que l'anéantissement .

Greco : Je ne le crois pas. Il peut être le moteur d'une vie.

Jean de la Croix : Qu'est-ce qu'une vie ? Un simple souffle passager ; une flamme qui vacille et que le vent peut éteindre à tout instant.

Greco : Certes. Je connais ce discours ; il est dans toutes les Vanités.

Jean de la Croix : Et vous qui peignez ces images édifiantes, vous persistez à cultiver l'orgueil ? C'est s'arrêter en chemin.

Greco : Je n'ai pas le sentiment de demeurer immobile. Au contraire mon art me fait toujours en mouvement ; l'esprit en éveil, cherchant des solutions à tout et pour tout.

Jean de la Croix : Voilà bien l'illusion.

Greco : Que gagne-t-on à demeurer inerte comme vous, les prêtres et les moines ?! A subir une vie réglée, austère et sans surprise ? Rien je crois ... C'est vous qui vivez dans l'illusion du divin.

Jean de la Croix : Pensez-vous les hommes de Dieu comme des inutiles ?

Greco : Non. Ma foi, non. Je conviens qu'il doit exister des êtres plus pensants qu'agissants. Toutefois j'ai la faiblesse de croire que toute réflexion doit alimenter la création de l'homme.

Jean de la Croix : Ainsi les religieux ne peuvent-ils créer ?

Greco : Ils parient surtout en l'autre vie ; ils capitalisent en ce monde pour le meilleur dans l'autre. Je trouve cela bien triste à la fin.

Jean de la Croix : (souriant) Par manque de réel ? Sans les religieux que feriez vous de vos couleurs et de vos toiles ? Encore une fois il vous faut vivre !

Greco : Oui. Mais ils ne sont pas les seuls. Et par mon maître Titien, ils savent compter leurs pièces d'or !

Jean de la Croix : Durement gagnées et fruit de la Foi.

Greco : Ne soyez pas naïf, mon bon Padre. L'or vient de la terre et il est toujours mauvais. Toujours !

Jean de la Croix : Je sais d'où vient l'or chez nous ; je le sais, hélas !

Greco : Et n'allez pas me dire que la prière le purifie !

Jean de la Croix : Je n'ai rien dit.

Greco : Bon . (un silence) Votre congrégation est-elle riche ? Est-elle intéressée par les belles choses ?

Jean de la Croix : Nous faisons voeu de pauvreté. Même notre vêtement ne nous appartient pas.

Greco : Je vois. Des mendiants qui n'ont en tête que la mortification.

Jean de la Croix : Je vous arrête ; prier n'est point chose stupide et répétitive comme il paraît au premier regard. Les mots sont le support de la pensée qui se tourne vers le divin Père.

Greco : Et ces macérations ? Ces instruments de peine corporelle, cilice et discipline ?

Jean de la Croix : Le moins possible mais parfois, lorsque la tentation est grande, il faut se remémorer les souffrances du Christ.

Greco : Je ne vous comprends pas. Dans mon pays , à Candie, on préfère chanter.

Jean de la Croix : Nous le faisons aussi.

Greco : Vous devriez proscrire ces manières.

Jean de la Croix : Elles le seront peut-être un jour. Nos esprits sont rudes encore.

Greco : (riant) Cela, je m'en suis aperçu ! (un silence ; on entend que le bruit des pinceaux sur la toile)

Jean de la Croix : J'ai étudié autrefois à Salamanque, savez-vous.

Greco : Vraiment !

Jean de la Croix : Quelle belle ville ! J'y ai laissé bien des amis. Mais que les bancs de l'université étaient durs ! En théologie nous avions les meilleurs maîtres.

Greco : Avoir de bons maîtres compte pour tout.

Jean de la Croix : Je me souviens que les étudiants menaient joyeuse vie. Ils montaient sur le portail de la cathédrale, au risque de se rompre le cou, pour toucher une grenouille sculptée dans un feuillage de pierre ; les fous ! (il rit)

Greco : La jeunesse fait bon marché de son existence. J'ai moi-même pas mal échauffé mes jambes.

Jean de la Croix : Il y avait aussi un curieux endroit dans la vieille ville non loin de l'université . Une étroite venelle aux murs très hauts et balayée d'un vent glacé. On y faisait passer tous les nouveaux , en plein hiver, pour les adouber. On

appelait cet endroit les trois coños ; pour coño que c'est petit, coño que c'est haut et coño que c'est froid !

Greco : Amusant ! Et quelque peu leste, Padre !

Jean de la Croix : Ceci dit, je n'ai point trop goûté cette vie là. Il fallait étudier.

Greco : (distrain) Le regrettez-vous ?

Jean de la Croix : Non. Je ne regrette que la peine que j'ai infligée aux autres.

Greco : Seriez-vous un saint ?

Jean de la Croix : Certes non. Un homme simple qui cherche Dieu chaque jour.

Greco : Comment cela peut-il se faire ?

Jean de la Croix : Par la prière.

Greco : Je préfère mes pinceaux.

Jean de la Croix : Vous y revenez toujours ! (un silence) Mais sauriez-vous me dire pourquoi vous peignez et à quoi pensez-vous en peignant ?

Greco : (l'air sombre) Pourquoi je peins ! Quelle question ! Je n'ai pas le choix. Je peins comme je respire et comme je respire, je peins. Aussi loin que remonte ma mémoire, j'ai toujours fait cela même avec de la terre et de l'eau.

Jean de la Croix : A vous entendre on croirait à de la prédestination.

Greco : Si cela vous chante !

Jean de la Croix : Voilà bien ceux du Levant ! Ils acceptent un sort fixé ... Non ! Dieu nous donne le choix de nos vies.

Greco : A chacun le fardeau de sa vie.

Jean de la Croix : Ne soyez pas si amer mon ami. La vie n'a pas toujours que des misères.

Greco : (ironique) En vérité ! Vous allez encore me prétendre que grâce au Très-Haut nous pouvons être consolés ; qu'il nous dispense en abondance les bienfaits de la Nature, qu'il nous octroie la lumière et autres gentilleses ... Ah !

Jean de la Croix : Vous voilà bien injuste soudain ! Je sens de la tristesse en vous. Une grande tristesse, en vérité. Seriez-vous l'un de ces idéalistes qui veulent voir le monde paré de leurs couleurs ?

Greco : Voici bien longtemps que je n'ai plus aucune illusion sur l'espèce humaine. Elle est mauvaise. Nous sommes des loups parmi les loups.

Jean de la Croix : La belle affaire ! (ironique) Croyez- vous avoir le monopole de cette idée ? Beaucoup pensent cela vous savez !

Greco : J'ai vu un jour un loup tuer un hérisson.

Jean de la Croix : Comment cela ?

Greco : D'un coup de patte puis de dent. Au ventre.

Jean de la Croix : Il devait être jeune , ce hérisson.

Greco : Non. Il était bien vieux.

Jean de la Croix : Comment expliquez-vous ceci ? Les vieux ont l'expérience.

Greco : Les vieux perdent l'esprit et redeviennent tels des enfants craintifs.

Jean de la Croix : (pensif) Oui ... J'oubliais .(un silence)
Je comprends votre métaphore ... Autrefois, savez-vous, je croyais moi aussi détenir des raisons, toutes les raisons. Mais aujourd'hui j'ai de moins en moins réponse à quoi que ce soit. Le monde me semble devenu d'un égoïsme forcené ; il ne sait plus s'émerveiller.

Greco : Cela a toujours été. (pensif) Serions-nous en exil ?

Jean de la Croix : Je ne le crois point.

Greco : (s'interrompant) Ah ! Tiens ! Où voyez-vous un quelconque espoir de vie meilleure ?! Vous avez beau emplir les églises de vos chants, prier, prier cent fois par jour, cela n'a pas beaucoup d'effet sur ce monde !

Jean de la Croix : (amusé) Je crois entendre un enfant. Un petit enfant impatient qui demande sans cesse à sa mère

d'être à son côté. Qui tempête et qui crie lorsqu'on lui résiste, pleure parce que cet univers n'est pas comme il le veut. Un instant se passe et il a oublié ...(il rit)

Greco : Aucun peuple, aucun empire aussi puissant soit-il, aussi bienveillant n'a su vaincre la misère. Aucun n'a pu éviter la guerre et la destruction. La race humaine ne sait pas faire le bien. Moi, au moins, avec ma peinture je ne rajoute pas à la laideur.

Jean de la Croix : (ironique) Jusqu'ici cette race humaine n'a pas encore été abolie ... Nous pouvons donc espérer. Quant à rajouter de la beauté ou de la laideur laissez, mon ami, votre public en juger.

Greco : Dites vos bonnes paroles à ceux qui sont morts massacrés.

Jean de la Croix : Je le leur dis toutes les nuits, dans mes prières. Et ne prétendez pas que je perds mon temps ; je suis fait pour perdre mon temps, tout mon temps.

Greco : (reprenant son travail) Décidément nous ne nous comprendrons pas ce soir !

Jean de la Croix : Déjà fatigué ?

Greco : Point du tout.

Jean de la Croix : Il faut pardonner aux choses et aux êtres de ne pas être nous-mêmes ; qu'un instant tiré de l'oubli nous n'ayons que l'oubli pour devenir.

Greco : Je n'ai rien à pardonner ; je dois plaire.

Jean de la Croix : Je ne vous crois pas ; rien n'est si simple. Un homme comme vous prétend non seulement savoir ce qui est caché mais aussi finir le monde. Achever ce que le Créateur n'a point conclu !

Greco : (souriant) Liriez-vous dans mes pensées ?

Jean de la Croix : Pas encore. Mais vous résistez de toutes vos forces ; à l'abri derrière votre toile.

Greco : Moi ! Résister ?

Jean de la Croix : Oui. A l'évidence même.

Greco : L'évidence ! A l'évidence vous me faites perdre mon temps, Padre ! Vous surgissez du néant, tel un spectre, vous me contez trois sornettes à faire rire un cheval et vous vous moquez de moi ! Je suis bien mal payé de mon hospitalité !

Jean de la Croix : Mille pardons si je vous ai offensé. Telle n'était pas mon intention croyez-le bien ! (un silence) Il vaut mieux que je parte.

Greco : Non ! Attendez ! Restez encore pendant que je travaille. Votre présence ... Votre présence ...

Jean de la Croix : Vous sert ?

Greco : Oui et je ne sais comment.

Jean de la Croix : (avec beaucoup de douceur) Le pouvoir des mots est toujours tempéré par le pouvoir du cœur, des émotions qu'il contient.

Greco : Paroles de philosophe bien assis ! Je crois plutôt en l'esprit.

Jean de la Croix : Quand cesserez-vous de croire en cette pauvre chose qu'est l'esprit ? Pauvre chose un instant accrochée à un corps périssable. Un peu de cervelle à peu près ordonnée, tout au plus ...

Greco : J'ai lu les grands penseurs anciens lorsque j'étais à Venise et à Rome.

Jean de la Croix : Je les ai lus aussi à Salamanque. Jésus que ces bancs étaient durs ! Ce ne sont que des noms.

Greco : Peut-être mais ils sont immortels !

Jean de la Croix : Je vous l'accorde. Pour leur morale, leur lucidité, leur clairvoyance. Mais bien peu ont de l'humanité. Tous sont très fiers de ce qu'ils ont su ou vu. La plupart mentent, trop heureux d'un bon mot, d'un beau système échafaudé en le silence de leur cabinet.

Greco : Vous parlez d'Aristote et Platon ?

Jean de la Croix : Tout juste ... Et Erasme qui m'ennuie parfois.

Greco : Pourquoi ?

Jean de la Croix : Parce que j'ai acquis la conviction qu'accumuler la connaissance n'aboutit à rien. Cela vous détourne du but ultime qui est l'union avec Dieu. En vérité nous ne sommes riches que de ce que nous avons appris puis oublié.

Greco : Et l'on me dit fou ! (méchant) S'unit-on avec Dieu comme avec une femme ?

Jean de la Croix : (très calmement) Je ne puis répondre à cela.

Greco : Vraiment ?

Jean de la Croix : Oui. Je n'ai jamais connu de femme.

Greco : C'est assez agréable, Padre.

Jean de la Croix : Je le crois sans peine.

Greco : Tellement agréable que certains, dont je ne suis pas, cherchent leur commerce.

Jean de la Croix : Et d'autres en font commerce !

Greco : Certes. Platon prétend qu'ainsi nous tentons de retourner vers notre état originel.

Jean de la Croix : Pour une fois que Platon sait être poétique ! Mais non, pour vous répondre l'union avec Dieu n'a rien de charnel.

Greco : C'est vous maintenant qui parlez d'esprit !

Jean de la Croix : On ne va pas vers Dieu en le décidant ; en pleine conscience. On se dirige vers lui au milieu des ténèbres de la pensée ... Tout comme au fond d'un cachot où l'on est enfermé, privé de la lumière.

Greco : (distrainment) Oui ... Quelle idée étrange ...

Jean de la Croix : Vous ne m'écoutez point.

Greco : Mais si, Padre. Je vous écoute.

Jean de la Croix : Peu importe ; vous y viendrez ... Peut-être ... (un silence) Avez-vous une famille ici ?

Greco : Oui, j'ai une jeune femme à mes côtés. Elle m'a donné un fils, Jorge Manuel. Un bel enfant à qui j'enseignerai ce que je sais.

Jean de la Croix : Même à peindre ?

Greco : Surtout à peindre !

Jean de la Croix : Ce ne sera pas une bonne chose.

Greco : Qu'en savez-vous ?

Jean de la Croix : On a voulu, autrefois, faire de moi un autre.

Greco : Et bien ?

Jean de la Croix : Par bonheur, j'ai pu suivre ma véritable voie.

Greco : On se fait à tout. Même à être moine.

Jean de la Croix : Moquez-vous ... Les mauvais moines sont comme les mauvais peintres ; ils ne croient pas en ce qu'ils font et ainsi ils se perdent. J'entends sans cesse sonner à mes oreilles leur credo :

- Le problème n'est pas de réaliser mais de dire que l'on va faire.

- Tous ces gens perdent leur vie et te la font perdre mais tu as tort, eux ont toujours raison.

- Nul ne peut, désormais, être digne de foi.

- C'est en dehors des autres que la vérité se trouve.

- Trouver la vérité veut dire que tu la garderas pour toi-même.

- Le temps doit venir où tu auras plus de liberté ; il suffit de travail.

Quelle tristesse !

Greco : Je ne vois pas le rapport avec mon fils.

Jean de la Croix : On peut peindre pour être pauvre, le Grec !

Greco : (interloqué) Que ... Que voulez-vous dire ?

Jean de la Croix : Dans ce pays on emprisonne pour si peu ! Pour quelques dettes ...

Greco : (assombri) Ah ! Je sais ... Et que faut-il comme credo ?

Jean de la Croix : Vous m'écouteriez cette fois ?

Greco : Oui.

Jean de la Croix : Faire, réaliser sont choses humaines vouées aux faveurs du Temps et seul Dieu maîtrise celui-ci.

- Personne ne perd sa vie ou la fait perdre aux autres s'il cherche Dieu.
- Ceux qui disent avoir toujours tort ont les meilleures chances d'avoir raison ; ce sont les deux visages d'un Janus.
- Chacun d'entre nous est réceptacle de la Foi, à lui d'en faire bon usage.
- La Vérité se trouve dans les autres comme en soi-même puisque Dieu l'y a placée.
- Ce n'est pas toi qui trouve la Vérité mais elle qui te trouve ; alors tu la partageras de tout coeur.
- Le temps d'être plus libre ne doit pas te revenir puisque la Liberté t'a été donnée un fois pour toutes.

Greco : Est-ce tout ?

Jean de la Croix : Non.

Greco : Non seulement ce sont des sentences de philosophe bien assis mais aussi des sophismes.

Jean de la Croix : J'ai bien peur que votre coeur ne soit endurci.

Greco : Laissez mon coeur en paix, Padre !

Jean de la Croix : A la place du coeur vous avez de la cervelle, mon fils !

Greco : Jamais on ne m'a dit cela !

Jean de la Croix : Et pourtant je vous le dis ! Il ne manquera point ici, dans cette ville, de fins esprits pour goûter à votre érudition, pour se satisfaire de vos citations et de vos différences si bien cultivées. Mais un jour vous serez vieux et ce fatras vous pèsera sur les épaules.

Greco : (avançant et menaçant le moine de ses pinceaux) Moi je sais que la couleur est divine ! Mes maîtres l'ont su avant moi ! Raphaël, Michel-Ange, Titien valent plus que cent papes réunis !

Jean de la Croix : Je ne vous parle point d'hommes, aussi doués soient-ils. Je vous parle d'aller à la recherche de Dieu, de le conquérir.

Greco : (soudain en colère) Vous avez réponse à tout ! Je ne sais pourquoi je vous parle !

Jean de la Croix : Calmez-vous. Vous me parlez parce que je vous sers de modèle. De plus , vous ne me paierez pas.

Greco : (se mettant à rire fort) Ton esprit est vif, Padre !

Jean de la Croix : Non ; ne croyez pas cela. Au contraire il s'est usé du manque d'amour en ce caveau où j'ai été enseveli. Mais tout est bien comme cela ; tout est divinement bien. (un silence)

Greco : Vous ne parlez plus ?

Jean de la Croix : Je réfléchissais.

Greco : Encore à Dieu ?

Jean de la Croix : Non, à la Peinture. A votre peinture.

Greco : Or donc ?

Jean de la Croix : Je me demandais si tous les peintres sont aussi exigeants que vous, aussi obsédés par leur oeuvre ?

Greco : Non. Heureusement non. Il existe de mauvais peintres, croyez-m'en ! (il rit) Tant mieux pour moi. (gravement) Cela n'est point drôle car ils corrompent le goût.

Jean de la Croix : Vous êtes de ceux qui souhaitent éduquer au bon goût ?

Greco : Et pourquoi pas ?

Jean de la Croix : Oui ... S'ils ont les moyens de payer, je suppose.

Greco : Nous y voici ! Je vis de mon art ; cela n'a rien

de mauvais. J'ai une haute idée de celui-ci. Que trouver à y redire ?

Jean de la Croix : (malicieusement) Voyez-bien : vous aussi vous économisez sur le bon goût des autres et des riches en particulier. Vous participez au fracas du monde ; non, vous ne mourrez pas de faim !

Greco : J'aime le monde ; il me nourrit et tant qu'il apporte de l'espérance ...

Jean de la Croix : La chose qui est demeurée au fond de la boîte de Pandore ... Certains disent qu'elle déçoit toujours.

Greco : Je vous dirai cela avec le temps. Laissez-moi, voyons ... Dix ou vingt ans !

Jean de la Croix : Toute une vie ! Presqu'une vie ... Depuis ma jeunesse et jusqu'à cette prison le temps me ménageait ; il semblait s'ordonner de lui-même en un simple parcours réglé du matin jusqu'au soir. Puis ce combat m'a pris et sans prévenir, le temps est devenu terrifiant parce qu'il faut accomplir une tâche immense.

Greco : Certes, le temps est une étrange chose. Il nous environne de toutes parts ; il va, il vient et il emporte tout, les objets ainsi que les êtres. Nous ne le sentons pas en nous mais il change notre corps pour en faire un poids inutile, une forme sans grâce, perclue de laideur. Pourtant nous sommes toujours les mêmes, à l'identique lors de notre jeunesse ;

notre coeur, notre esprit battent des mêmes orages. A cela il rajoute le désespoir, l'incertitude , la trahison de nos forces et la pitié d'autrui.

Jean de la Croix : L'esprit ne perd jamais ses forces.

Greco : Détrompez-vous.

Jean de la Croix : Jamais s'il est tourné vers Dieu.

Greco : Je n'ai pas ce recours.

Jean de la Croix : Vous avez la Peinture.

Greco : La Peinture, elle-même, change. Elle n'a pas le même aspect avec le temps qui lui passe dessus. Comme un champ que l'on laboure, sans relâche, il n'est jamais pareil au premier blé semé.

Jean de la Croix : Je comprends.

Greco : Non vous ne comprenez pas. Il faut être peintre pour ceci.

Jean de la Croix : La Peinture n'est point tout ; ce n'est qu'une image des choses vivantes.

Greco : Pour moi elle est tout et plus vivante que certains.

Jean de la Croix : Je sais cela aussi.

Greco : Vous avez encore réponse à tout.

Jean de la Croix : Presque tout et toujours rien.

Greco : Belle formule !

Jean de la Croix : Dieu n'a pas besoin du temps.

Greco : Alors pourquoi nous l'a-t-il imposé ?

Jean de la Croix : Parce qu'il a voulu un commencement et donc une fin à la Création. Vous pouvez comprendre, je pense car vous, le peintre, vous devez finir vos oeuvres.

Greco : J'aimerais tant ne jamais finir.

Jean de la Croix : Est-ce de la paresse ?

Greco : Vous vous méprenez. Il s'agit de perfection.

Jean de la Croix : L'homme, pour ce faire, doit rejoindre Dieu.

Greco : Je veux la perfection non pour moi-même.

Jean de la Croix : Toujours cet orgueil. Dans la vie nous ne pouvons vivre nus.

Greco : La laideur, seule, est choquante.

Jean de la Croix : La laideur mérite compassion. Le Christ ...

Greco : Je n'ai que mépris pour la laideur.

Jean de la Croix : Pourtant ce que vous peignez ; ces

formes inhabituelles, ces tons désaccordés disent certains ...

Greco : Vous voyez : ils ne comprennent pas.

Jean de la Croix : Tout être humain, par sa vie, peint un tableau.

Greco : Ah ! Ah ! Beaucoup devraient rester couchés !

Jean de la Croix : (riant) Pour une fois nous sommes d'accord.
(un silence)

Greco : A vous, maintenant, de m'écouter Padre. Je crois que vous le méritez.

Jean de la Croix : Ainsi vous connaissez votre valeur ainsi que la mienne ?

Greco : Je le prétends.

Jean de la Croix : Que de tracas vous attendent !

Greco : Peu importe ! ... Vous parlez vous-même d'exigence envers Dieu ; moi je parle d'exigence envers la Peinture. User des couleurs et des pinceaux ne suffit pas ; nous devons, nous les peintres véritables, nous interroger sans relâche sur les raisons de l'Art, sur sa théorie profonde, sur la fin et les moyens.

Jean de la Croix : Seulement en Peinture ?

Greco : Non point. Sculpture et Architecture doivent aussi recevoir tous les soins de notre pensée.

Jean de la Croix : Je vois. Vous vous prétendez peintre-philosophe !

Greco : Eh bien Oui ! J' affirme ! Moi, le Grec que jusqu'ici l'on a fait fausse route et que ce culte que l'on rend à Florence et à Michel-Ange demeure injustifié.

Jean de la Croix : Vous allez vous faire ici et ailleurs bon nombre d'ennemis.

Greco : J'en accepte le risque.

Jean de la Croix : Si ma mémoire ne me trahit point, la base de tout serait géométrie, mathématique, proportion d'architecture, perspective adéquate, pour bien peindre, bien poser le monument ...

Greco : Tout cela n'est que naïveté ou dogme stérile.

Jean de la Croix : (amusé) Comme vous y allez ! Alors par quoi faut-il commencer ?

Greco : La Nature ; contempler la Nature. Et aussi dessiner au plus près le corps humain mais sans trop se laisser enfermer dans les lignes.

Jean de la Croix : Que voulez-vous dire ?

Greco : Par dessus tout variété et nouveauté doivent primer. Pour cela il n'y a que la couleur qui puisse permettre d'atteindre son but.

Jean de la Croix : La couleur qui est dans la Nature, la lumière ?

Greco : Tout juste. Je maintiens, moi , qu'il faut rechercher par dessus tout la Beauté, la traduire par les formes, la produire selon des proportions que Nature nous donne à voir chaque jour de notre vie.

Jean de la Croix : Je vois. Vous rejetez tout système contraignant, toute science qui se veut règle, toute fixité ... Je saisis mieux vos critiques contre l'Eglise.

Greco : (souriant) Cela participe, en effet, de ma pensée. Ne dites-vous pas en personne que la création divine s'étale devant nous ; spectacle sans cesse digne d'admiration ?

Jean de la Croix : Bien entendu.

Greco : Une chose, toutefois, échappe à tous : la Nature demeure vivante, en constant mouvement ; elle se transforme, dans l'infime, sous nos yeux.

Jean de la Croix : Je n'ai pas l'impression d'avoir oublié le fait.

Greco : Vous non car vous êtes et resterez un contemplatif. Un de ceux , rares qui trouvent dans ce spectacle changeant les forces qui vous animent.

Jean de la Croix : Une partie des forces seulement.

Greco : Soit. Une partie des forces.

Jean de la Croix : Poursuivez, mon ami.

Greco : Je veux par dessus tout que la genèse de chaque oeuvre de l'Art soit naturelle, imitée de cette merveille qui ne nous doit rien. Ne voyez-vous point que la Nature invente seconde après seconde des nouveautés uniques et cela dans le monde entier ! Qu'en un point de celui-ci se fait telle action et qu'ailleurs s'en crée une autre forcément différente.

Jean de la Croix : Vous ne croyez donc en l'universelle Beauté ?

Greco : Quand vous me direz ce qu'est la Beauté, je pourrai vous répondre, Padre !

Jean de la Croix : La Beauté ? Et bien c'est ce que vous faites en cet instant.

Greco : Pas plus ?

Jean de la Croix : Bien sûr que si. Cette beauté existe parce que je la regarde et je la ressens.

Greco : Et demain ?

Jean de la Croix : Tout aura changé n'est-ce pas ? Relief, couleur, situation.

Greco : Juste ! Très juste. Vous voyez donc que la Peinture demeure le seul et unique moyen d'accéder à la connaissance de la réalité. Tous ceux qui prétendent le contraire, fixer des règles, des normes, sont des naïfs ou bien des menteurs ou encore des imposteurs. Peut-être, à force de peinture, pouvons-nous espérer atteindre ce que vous nommez l'universel. Peut-être ...

Jean de la Croix : Je vous sens déjà un peu plus humble.

Greco : l'humilité n'a rien à voir avec ceci.

Jean de la Croix : (souriant) Je plaisantais, mon ami. Je plaisantais ! Il me semble distinguer ici quelque réminiscence de ce cher Platon !

Greco : Si cela vous chante ! Mais moi je n'ai pas besoin de m'enfermer au tréfonds d'une caverne et de voir danser des formes sur la paroi. Il me suffit de marcher, d'observer puis de traduire par la couleur.

Jean de la Croix : Cela paraît simple, en vérité mais vous n'êtes pas tout-à-fait honnête.

Greco : Comment cela ?

Jean de la Croix : Dans vos peintures les images ne sont pas le reflet fidèle de la réalité contemplée par notre regard. Vous modifiez les formes, vous les tordez, distordez à votre convenance pour corriger la Nature qui semble disgracieuse, pour en renforcer telle ou telle partie jugée plus dynamique.

Greco : C'est cela que je nomme l'élan vital ; là réside la Beauté.

Jean de la Croix : Je comprends.

Greco : Vraiment ? Vraiment !

Jean de la Croix : Oui. Je le crois. Vous savez, je ne suis pas

si différent de vous. Je ne serai jamais partisan de la recherche besogneuse, de l'accumulation successive des bonnes actions pour faire son salut.

Greco : Je déteste aussi cette idée d'une Beauté qui serait faite d'une somme à laquelle on ne peut plus rien adjoindre.

Jean de la Croix : Une épargne du Bien.

Greco : Un monstre immobile et froid, inamovible, à regarder d'un seul point autorisé ; l'oeil n'a pas besoin du compas !

Jean de la Croix : L'âme n'a pas besoin d'échelle vers la source de tout Amour. (un silence)

Greco : Vous n'avez pas tort, Padre. Nous nous rejoignons au moins sur une chose.

Jean de la Croix : Laquelle ?

Greco : Le talent ; cette chose ineffable d'où émane le succès.

Jean de la Croix : Cela suffit-il ?

Greco : Non, hélas ! Voici pourquoi il faut dessiner, toujours dessiner pendant que l'on se déplace en ce monde. Sinon ...

Jean de la Croix : Sinon ?

Greco : On se trouve condamné aux figures de peu d'esprit.

Jean de la Croix : Ainsi , s'il ne sert à rien de suivre une doctrine, que reste-t-il ?

Greco : La marche, Padre ! La marche, cheminer de par le monde, arpenter en imitant les couleurs qu'il nous offre, la lumière, les reflets, les ombres mêmes !

Jean de la Croix : Soit, mon ami. Soit ! Mais qu'en est-il de ce qui existe au-delà de la Nature ? Qu'en est-il du surnaturel, des sphères connues seulement par l'Esprit et qui ne peuvent être représentées ?

Greco : Ah ! J'attendais cela ! Justement la Peinture peut ce miracle, par la Lumière.

Jean de la Croix : (ironique) je vois poindre la recette d'atelier !

Greco : Méchant petit esprit que vous êtes ! J'ai parlé de Lumière, pas de lueur !

Jean de la Croix : Allons, ne vous fâchez point ... Je dis simplement que le risque existe de représenter, de façon mécanique, ce qui par essence demeure impossible à représenter.

Greco : Oui. Oui ; par Dieu ce n'est pas mon cas !

Jean de la Croix : Bien entendu.

Greco : Bien entendu. (un silence) Je commence toujours par la Nature ; je finis toujours par le Divin, Padre. Je débute tout petit et je fais grand. J'entame un portrait au réel puis je lui donne élégance, finesse, la beauté qui m'importe. Cela, seul, compte.

Jean de la Croix : J'admire votre démarche mon ami, mais ...

Greco : Mais ?

Jean de la Croix : Elle est honnête, terriblement exigeante, arrogante aussi.

Greco : Mais ?

Jean de la Croix : Mais vous oubliez une chose : la Peinture n'est pas la seule capable de traduire la Nature et de la surpasser car elle use de couleurs pour ses images.

Greco : Ces couleurs vous paraissent imparfaites ?

Jean de la Croix : On ne peint l'impossible qu'avec des idées et c'est dans la douleur qu'elles s'accomplissent.

Greco : Je ne vous saisis point.

Jean de la Croix : Et les idées se peignent avec des mots ...

Greco : La Poésie !

Jean de la Croix : Oui. La Poésie.

Greco : Les mots sont comme les couleurs : imparfaits \$.

Jean de la Croix : Non car le Temps, en lui-même, possède d'étranges pouvoirs.

NOIR

Troisième Période : La Nuit Magicienne

Toujours le même décor que l'on retrouve après un intermède musical. Greco se repose quelque peu, marchant parfois de long en large, regardant par la fenêtre de l'atelier la venue éventuelle du jour. Jean de la Croix s'est assoupi. Un serviteur débarrasse la table.

Greco : Diable d'homme ! Il m'a laissé épuisé ... Je n'avais pas disputé de la sorte depuis bien du temps ! Et maintenant il dort ! Il paraît si faible, si vulnérable ... C'est ainsi le sommeil ; il nous le faut mais que de temps perdu ! Que voulait-il dire tout-à-l'heure avec ses paroles mystérieuses ? Le Temps a-t-il vraiment d'étranges pouvoirs ? A-t-il lui aussi bien d'autres facultés que celle de nous mener insensiblement vers la mort ? Je n'ai jamais pensé à cela, en vérité, et je n'ose comprendre ce que ce petit homme veut me dire. Pourtant il me regardait comme si j'avais inventé le soleil !

Jean de la Croix : (se réveillant) Ai-je dormi longtemps ?

Greco : Pas que je sache. (il reprend son travail) La nuit est avancée mais l'aube se fait attendre.

Jean de la Croix : Oui, l'aube ; la lumière à nouveau ! Que de fois, dans ma prison j'ai cru ne jamais la revoir ! Je mourrai un jour pour ne pas voir le ciel si bleu.

Greco : Ce mensonge permanent !

Jean de la Croix : Il est des mensonges qui font beaucoup de bien. J'ai lu et je lis dans le ciel que nul ne peut atteindre.

Greco : (peignant toujours) Tout est rêve et diversité.

Jean de la Croix : (soudain pris d'un accès mystique, étendant les bras)

Et pendant que ton rêve sculpte des perles
la nostalgie l'abat.

Il a beau faire des montagnes
des cieux peuplés de rois
mille fontaines en paresseux jardins
images presque du paradis ...

Elles te prennent tout, ces journées
leurs pas pressés sur la route amère
ta main ne sait retenir aucun soleil
aucun sourire de femme qui t'est donné.

Et pour cela tu parles, tu crois convaincre
autant penser stopper le vent
un instant, toi qui écoutes belle musique
dispose ici ton vaste orgueil.

(il retombe épuisé)

Greco : (toujours à l'oeuvre devant sa toile) Vous disiez quelque chose, Padre ?

Jean de la Croix : Je ... Je parlais vraiment ?

Greco : (grattant furieusement la toile) Oui ... Oui. Ah ! Cela ne va pas ! Pas du tout !

Jean de la Croix : (se rasseyant) La gloire ne se laisse pas faire, n'est-ce pas ? Elle est rétive.

Greco : Je veux la Gloire.

Jean de la Croix : La gloire est funeste tout comme vouloir gouverner les peuples ; on ne gouverne pas les peuples sans conquérir leur coeur et leur esprit.

Greco : Je n'y crois pas puisque l'on peut corrompre avec si peu, avec de l'espoir, avec une parcelle de pouvoir.

Jean de la Croix : Ne désire rien. Si tu ne désires rien, tout peut t'appartenir.

Greco : Comment avoir pour but la Gloire et le refus de la Gloire ?

Jean de la Croix : La gloire n'est rien, mon ami ; elle t'ignore et te rend misérable comme un chien pousse une balle de chiffons. Elle te fait oublier la chaleur de la terre à midi, la splendeur du ciel si calme. Et pourtant elle est tout, comme l'eau qui te manque en plein désert. Son désir t'envahit ; résiste à cette illusion et Dieu lui-même te fera sien. Il n'y a pas d'autre issue...

Greco : Je n'ai pas assez d'ombre au coeur pour cesser de tenir mes pinceaux.

Jean de la Croix : Fou que je suis de vouloir convaincre ...

Greco : (interrompant son travail) Mais non. Mais non. Parlez au contraire, Padre. Parlez.

Jean de la Croix : Je suis l'ombre qui protège l'ombre et le soleil qui marche avec le soleil.

Greco : Oui ... Oui. Je suis d'accord.

Jean de la Croix : (un ton plus bas) Plus on s'approche de César, plus la peur est grande.

Greco : Hum. Je ne vous le fais pas dire ...

Jean de la Croix : (à forte voix) Vous ne m'écoutez pas !

Greco : (sursautant) Ah !

Jean de la Croix : (très calmement et d'une voix posée) Je vous ai dit ce qui me passait par la tête.

Greco : Bon. J'avoue, je n'entendais guère.

Jean de la Croix : La moindre des choses quand on tient un modèle est de faire bonne conversation. Cela se nomme politesse, bonnes manières, éducation.

Greco : Mon éducation n'a pas eu à souffrir d'un quelconque manque.

Jean de la Croix : Vraiment ?

Greco : Sans doute aucun. (il se remet à gratter la toile) Non ! Non. Non. Non et non !

Jean de la Croix : Allons, le Grec ; accorde-toi un bref instant.

Greco : Pas question ! Je tiens la chose.

Jean de la Croix : Mon visage ou mon âme ?

Greco : Les deux ! Les deux !

Jean de la Croix : (riant et ironique) Tu as peut-être saisi mes traits, peintre, mais pour ce qui est de mon âme tu n'auras rien si tu ne m'écoutes.

Greco : (s'interrompant) Comment cela ?

Jean de la Croix : Rappelez-vous : la Poésie.

Greco : Et bien quoi, la Poésie ?

Jean de la Croix : Elle règle chaque chose ici bas ; elle sait où trouver Dieu.

Greco : Vous vous répétez, Padre.

Jean de la Croix : Quelle tête de fer vous faites ! Je vais vous proposer un pari.

Greco : (surpris) Un pari ?

Jean de la Croix : Oui ; une joute si vous préférez !

Greco : Mais pour quel enjeu ?

Jean de la Croix : L'achèvement de ceci. (il montre le chevalet)

Greco : (riant très fort) Ah ! Ah ! Parce qu'il est en votre pouvoir d'autoriser une fin heureuse pour mon travail ! Très drôle !

Jean de la Croix : Qu'en savez-vous ?

Greco : Voilà la chose la plus absurde que j'ai entendu depuis ... Depuis ...

Jean de la Croix : Depuis votre dernier procès ?

Greco : Seriez-vous méchant homme ?

Jean de la Croix : En ai-je l'air ?

Greco : Bien sûr que non.

Jean de la Croix : Les apparences sont plus que trompeuses, savez-vous ! Tenez, l'ombre par exemple.

Greco : Et bien quoi l'ombre ?

Jean de la Croix : Notre ombre est censée nous suivre en tous lieux, attachée à nos talons.

Greco : Certes.

Jean de la Croix : Et bien que devient notre ombre durant la nuit ? Se fond-elle dans l'obscurité comme l'eau du fleuve va

dans la mer ou bien vit-elle une vie propre ? N'a-t-elle pas, ces heures durant, sa liberté ; ne peut-elle rejoindre d'autres ombres ? Enfin lorsque revient la lumière qui vous dit qu'il s'agit bien de votre ombre qui vous accompagne ?

Greco : Absurde ! Ce que vous dites est absurde. Voilà bien un problème inutile à poser, Padre. Un dilemme que la Nature à résolu depuis très longtemps en nous donnant le soleil et la lune. En vérité voilà une pensée de poète ou ... De fou !

Jean de la Croix : (ironique) Croyez-moi, si elle le peut votre ombre vous trahira. (un silence)

Greco : Décidément cette aurore ne vient pas !

Jean de la Croix : Que vous importe ?

Greco : J'ai besoin de sa lumière pour peindre le visage du Christ.

Jean de la Croix : À coup sûr il est la lumière du monde.

Greco : Bonne formule, quoiqu'un peu facile.

Jean de la Croix : Ne seriez-vous point un converti ?

Greco : Et vous même ? Une telle puissance de la foi ne se rencontre d'habitude chez vos vieux chrétiens. Ils sont tellement sûrs de leur valeur qu'ils sont juste bons à entonner des chants, accomplir des rites. (avec un rire méprisant) Ce sont eux les plus rudes, Padre ; les plus intransigeants, les plus avides aussi. Ceux que l'on voit, tête courbée durant

l'office divin, bras écartés, yeux clos comme en extase. Race de vipères disait le Christ ! Moi je dirais plutôt race de boue.

Jean de la Croix : Chacun fait ce qu'il croit juste pour honorer Dieu.

Greco : Ah ! Ah ! Comme vous jeter dans cette prison par exemple et de vous y laisser quasiment pourrir !

Jean de la Croix : Il est de l'allure des Justes de comprendre.

Greco : Alors, je suis tout sauf un Juste.

Jean de la Croix : Ne vous méprenez pas. Je vous crois subtil ; mélange d'orgueil et de subtilité.

Greco : Simplement cela ?

Jean de la Croix : Je vous crois capable de peindre le visage du Christ sans la lumière de l'aurore.

Greco : En pleine pénombre ?

Jean de la Croix : Pourquoi ne pas le tenter ?

Greco : Encore vos absurdités ! On ne peut peindre dans l'obscurité parce que l'on n'y voit rien.

Jean de la Croix : Voici donc la supériorité de la Poésie sur la Peinture : les mots n'ont pas besoin de la lumière pour être prononcés. Ainsi Dieu, au commencement ...

Greco : Que vous êtes lassant avec votre sophisme !

Jean de la Croix : Voulez-vous que je me retire ?

Greco : Non. Non ; pas encore !

Jean de la Croix : Lorsque l'aurore sera là, je devrai m'en aller.

Greco : Je puis vous héberger si vous le souhaitez. Vous savez, je n'ai pas devisé ainsi depuis bien longtemps.

Jean de la Croix : J'apprécie votre geste mais je vous rappelle que je suis poursuivi. M'accueillir reviendrait à me cacher et je ne veux pas vous compromettre avec les vôtres ; vous, un étranger.

Greco : Je me moque d'être compromis ; je le suis déjà !

Jean de la Croix : Vous ne connaissez pas assez ce pays, ses gens de justice, ses puissants . On inflige parfois des supplices terribles ...

Greco : J'en ai entendu parler quelque peu.

Jean de la Croix : Croyez-m'en, il faut s'en garder et pour se protéger il vous faut des amis. Je ne puis être votre ami ; votre ami déclaré.

Greco : Vous refuseriez une amitié à naître ?

Jean de la Croix : Non. L'amitié est chose sacrée. Non, là ne se pose pas la question.

Greco : Je ne vous comprends guère.

Jean de la Croix : Vous, peintre, vous avez votre art. Il est exigeant ; il vous entraîne en un combat puissant pour laisser votre nom au firmament. Moi, moine, je suis un de ceux qui souhaitent réformer notre Ordre. Un autre combat, magnifique, épuisant qui ne supporte aucune médiocrité et ne nous porte pas sur les mêmes cîmes. Savez-vous seulement ce que le mot réforme attise comme haine ?

Greco : Je le sais. Ceux d'Allemagne, d'Angleterre ...

Jean de la Croix : Ne pas avoir compris à temps, s'installer dans l'opulence a été notre faute.

Greco : Irréparable.

Jean de la Croix : Peut-être sera-t-il possible de retrouver notre unité perdue.

Greco : Y croyez-vous vraiment, Padre ? Déjà le Pape et l'Orient se sont excommuniés voici bien longtemps. Le monde est méchant, très méchant ; il s'y fait des guerres atroces. Il s'y tient des assemblées où il ne se dit rien, cela depuis toujours.

Jean de la Croix : Est-ce une raison pour désespérer ?

Greco : Qui vous parle de désespoir ? Il n'y a pas de Justice, prêtre et tu le sais. (méprisant) Je te laisse ce monde ; il est misérable.

Jean de la Croix : Et pourtant vous le peignez !

Greco : Connaissez-vous une autre issue ?

Jean de la Croix : Oui. Pour vrai, ce monde si misérable je le prends. Je le recueille tel un oisillon qui a chuté du nid ou encore la fleur que le vent a ôté de sa tige. Durera ce que cela durera ; ne vous ai-je pas dit qu'il faut tout abandonner pour tout posséder ?

Greco : Il faut penser à la Beauté ; à la Pureté !

Jean de la Croix : Il ne faut plus penser ; à rien.

Greco : Notre coeur et notre esprit l'exigent !

Jean de la Croix : Le corps revient à la poussière ; l'esprit revient à Dieu qui nous l'a donné.

Greco : (froidement) J'admire votre certitude. (un silence)

Jean de la Croix : En effet, vous avez besoin de la lumière de l'aurore.

Greco : Qui n'est toujours pas parue.

Jean de la Croix : (malicieusement) Bien entendu puisque je la retiens.

Greco : (avec un rire très sonore) Ah ! la belle histoire que voilà ! Notre ami se prendrait-il pour Josué ?

Jean de la Croix : Notre bataille serait-elle finie ?

Greco : Notre bataille ?

Jean de la Croix : Vous peignez mon portrait, mon âme dites-vous. Ne vous ai-je pas fait comprendre que j'y résisterais ?

Greco : J'en ai presque fini.

Jean de la Croix : Je l'ai senti.

Greco : Une dernière touche.

Jean de la Croix : Où cela ?

Greco : L'éclat dans les yeux.

Jean de la Croix : (fermant les yeux) Ceci vous ne pourrez l'obtenir.

Greco : (suspendant son geste) Allons, laissez-vous faire !

Jean de la Croix : Non !

Greco : Laissez-moi conclure !

Jean de la Croix : Non. Pourquoi le ferais-je ?

Greco : Pour laisser un souvenir de vous.

Jean de la Croix : Cela ne m'intéresse en rien.

Greco : Pour achever le chef-d'œuvre que je dois à cette ville.

Jean de la Croix : Le miracle de Tolède, c'est Tolède !

Greco : Le miracle de Tolède ne s'est jamais produit : ainsi il peut se faire ; Tu diras cela !

Jean de la Croix : Pourquoi chercher miracle en cette cité ? Elle t'a trouvé déjà. Elle t'abrite dans sa chair, ses pierres puissantes et a planté ses lauriers, tes lauriers. Tu ne lui échapperas jamais !

Greco : (soudain accablé) Alors soit ! Que ce dernier coup de pinceau reflète ton amour pour ce Christ vêtu de rouge.

Jean de la Croix : Ceci, je le veux bien (il rouvre les yeux) Tu vois, peintre, qu'il n'était pas si difficile de me convaincre.

Greco : (finissant son travail d'un geste ample et très rapide) J'ai cru ne jamais y parvenir !

Jean de la Croix : Rien n'est jamais pire que ce que l'on craint ni aussi beau que ce que l'on a rêvé.

Greco : Pour la crainte j'en doute. Quant au rêve ...

Jean de la Croix : N'avons-nous pas rêvé tout au long de la nuit ?

Greco : Mon travail, un rêve !

Jean de la Croix : Tout est rêve ; tout se rêve ... Puis-je à présent libérer l'aurore ?

Greco : Voilà qu'il y revient ! On dirait cet homme frappé par la folie.

Jean de la Croix : Folie de croire ; folie d'oublier, oui. (un silence) Ai-je votre ultime permission ?

Greco : Quelle permission ?

Jean de la Croix : L'aurore attend.

Greco : Pourquoi ne pas la faire patienter quelque peu encore ?

Jean de la Croix : Jusqu'à quand ?

Greco : Je ne sais ! Je tiens votre visage et votre âme mais il me reste à représenter le Christ .

Jean de la Croix : Dans la pénombre ?

Greco : Je veux bien le tenter.

Jean de la Croix : Il est trop tard, hélas. La lumière m'échappe.

Greco : Vous plaisantez encore pour me déplaire.

Jean de la Croix : Croyez ce que bon vous semble.
Commander n'est que peu de chose ; retenir exige des forces immenses. Je n'en peux plus.

Greco : (se retournant vers la fenêtre) Je vois poindre la lueur.

Jean de la Croix : Voilà qui est juste. Je dois partir.

Greco : Que de paix soudain !

Jean de la Croix : Sais-tu le nombre de joies paisibles que tu as vécues dans la vie, peintre ? Le sais-tu vraiment ?

Greco : Quelle étrange question ! Je n'ai jamais dressé ce compte.

Jean de la Croix : Fais-le, peintre et tu verras qu'il n'en existe pas une seule complète du matin au crépuscule.

Greco : (souriant) Peut-être, en effet. (un silence, en essuyant ses pinceaux) Cette question se pose-t-elle à vous ?

Jean de la Croix : Toujours.

Greco : Un homme de prière et de foi n'a-t-il point en partage la sérénité ?

Jean de la Croix : Détrompez-vous. (un silence)

Greco : Avant que vous partiez, voulez-vous ...

Jean de la Croix : Plus rien.

Greco : En tous les cas mille grâce.

Jean de la Croix : Qu'ai-je donc fait pour mériter votre gratitude ?

Greco : J'ai repris mon labeur. J'ai su que tout n'était pas perdu.

Jean de la Croix : Au moins j'ai servi à cela : vous redonner courage.

Greco : Vous avez fait mieux : vous m'avez écouté.

Jean de la Croix : Vous souviendrez-vous de ne point trop courtiser la gloire ?

Greco : Demandez toujours !

Jean de la Croix : Vous vivrez vieux ; vous aurez le temps, tout le temps de méditer sur cette nuit que nous avons passée ici.

Greco : Pour l'instant je me souviens de cette terre lointaine, de ma jeunesse ... Il en est chaque fois ainsi au moment de l'aurore.

Jean de la Croix : L'aurore est perdue ; ces choses sont perdues, certes mais vous pouvez les peindre.

Greco : Vous pouvez les décrire en Poésie.

Jean de la Croix : Je n'ai pas de nostalgie ; je n'ai que de l'amour à décrire. (un silence) Et maintenant adieu, peintre.

Greco : Ne nous reverrons point ?

Jean de la Croix : je ne le pense pas.

Greco : Pourtant ...

Jean de la Croix : Cela me paraît bon. Dès que mes pas m'auront mené au dehors, je serai traqué et en danger. Le combat va reprendre jusqu'à ce que mes frères, ceux épris de leur erreur, cèdent enfin.

Greco : Vous serez victorieux.

Jean de la Croix : Défaite ou bien triomphe sont deux menteurs ; il convient de les recevoir d'un même front.

Greco : (s'avançant vers Jean de la Croix et désignant le tableau) Voulez-vous voir ?

Jean de la Croix : Non ; je n'ai pas ce désir. Je sais que cela est beau, bien et je connais mon âme.

Greco : Alors, j'y retourne.

Jean de la Croix : Ferez-vous le Christ les yeux baissés parmi la foule ?

Greco : Non. bien sûr que non ; les yeux levés au ciel, le visage habité par la paix de la contemplation.

Jean de la Croix : Ainsi soit-il et Vive Dieu ! (Greco reprend son travail ignorant son hôte qui se retire non sans dire à mi-voix)

Me voici donc heureux d'avoir rêvé
heureux que cela n'ait été qu'en rêve
tel la rose d'été au parfum captivant
Nuit silencieuse de mon pays tu me tiens désor-
(mais

Ciel où je vis, où s'inscrivent mes pas
fais retentir la fierté de mon choix !

(il sort ; la scène s'obscurcit. Une très faible lueur brille
alors sur le tableau)

Greco :

Parfois s'en vient , au loin sur la mer
un grand reflet d'argent inaccessible
est-ce un royaume ; est-il pour moi ?
la promesse jamais atteinte d'un bonheur ?
et ce métal fondu, tombé des nues
se referme, terni, sans avoir dit son merveilleux
(secret

Tout secret en toute chose
n'est jamais mieux gardé qu'en ce moment
ce court instant, meilleur qu'un paradis doré
au moins pour tout jamais demeure l'onde si
(impérieuse

Et la nuit magicienne fera de nous des rois !
Et la mer souveraine nous donnera l'espoir !

FIN

Cette pièce pour le théâtre est le fruit de la rencontre entre Vicente Pradal et l'auteur, Jean-Louis Augé, chez le comédien Baptiste Roussillon en 2007.

Elle a été achevée à Toulouse et à Castres.

S.I.C.
conclusus est

Aetas LV

